



LE FAR WEST – Part 2

Par Ralph Marshal

La fièvre de l'or

Court extrait de « La fièvre de l'or » de Jack London

Minuit avait sonné depuis un quart d'heure au bar de « L'Annie Mine ». La salle principale était bondée de desperados, et les poêles ronflants, secondés par le défaut de ventilation, maintenaient dans la grande pièce une chaleur insalubre. Le cliquetis des jetons et le bruit véhément des dés formaient un accompagnement monotone aux conversations des hommes assis, ou réunis debout en groupes de deux ou trois.

Les peseurs d'or étaient affairés à leurs balances, car la « poudre » était monnaie courante, et il fallait tout payer par leur intermédiaire, fut-ce un quart de Dollar de whisky bu au comptoir.

Les murs de la salle étaient formés de troncs superposés auxquels adhéraient encore de l'écorce, et les interstices étaient sommairement bouchés par de la mousse.

Par la porte qui communiquait à la salle de danse, parvenaient les accords saccadés d'un mauvais violon accompagné d'un piano. On venait de tirer à la Loterie chinoise, et l'heureux gagnant buvait son gain avec une demi-douzaine de copains. Les tables de Pharaon et de Roulette étaient occupées et tranquilles. Celles de Poker, avec leur galerie de spectateurs, étaient également calmes. A une autre table, on jouait une partie sérieuse et réfléchie de Nain Jaune. D'une seule table venait du bruit. L'homme qui jouait, roulait ses dés à toute volée sur l'amphithéâtre du tapis vert, à la poursuite d'un point longtemps cherché.

- A moi, Joe Cotton ! Criaient-il. Vienne un quatre !

- Viens Joe ! Viens mon petit Joe. Apporte le lard à la maison, mon Joe Cotton !

NOTE : Joe Cotton a donné son nom à la chanson « Cotton Eye Joe »

Cultus George, un solide porteur indien de Circle City, s'appuyait d'un air distant et renfrogné contre le mur de rondins. C'était un indien civilisé, si toutefois vivre avec les blancs constitue un indice de civilisation, et il s'estimait gravement offensé bien que l'injure ne fût pas récente. Pendant des années il avait accompli le travail d'un blanc, à côté d'autres blancs, et souvent mieux qu'eux. Il portait les mêmes pantalons qu'eux, les mêmes lainages et grosses chemises. Il se flattait de posséder une montre aussi bonne que les leurs. Il séparait par une raie de côté ses cheveux courts et mangeait les mêmes aliments : lard, haricote et farine, et malgré tout, on lui refusait leur suprême distraction et récompense, à savoir le whisky.

L'épopée d'un pionnier exceptionnel : John SUTTER

John Sutter, sujet suisse, habitait la jolie ville de Bâle en ces années 1830.

Besogneux, marié et père de quatre enfants, il était un de ces européens obsédés par l'espoir de faire fortune aux Amériques.

Abandonnant tout, il se retrouve à New York, et constate aussitôt que le miracle ne se produit pas. Il décide donc, de poursuivre sa route vers l'ouest, vers une terre quasiment inexplorée, dont la réputation de fertilité extraordinaire, colportée par quelques aventuriers, le fascine.

La Californie, alors sous dépendance mexicaine, est cette « Terre promise ».

En voiture !

Franchir les Rocheuses est une véritable expédition. Seuls les trappeurs et les chasseurs de fourrures connaissent les passages où la ligne de partage des eaux s'abaisse en immenses plateaux pierreux, plantés d'herbe rousse et sillonnés par les indiens*

- *Dans le Wyoming, on voit toujours les traces des milliers de chariots, qui, par la South Pass (la piste du sud), empruntèrent la piste de l'Oregon avant de se ruer vers l'or californien.*

John Sutter, lui, aboutit à Vancouver, où, dans l'impossibilité de gagner le sud par la terre, (Cette région du Canada était impraticable à cause des nombreuses îles et maquis), embarque aussitôt pour... Honolulu – Hawaï.

Des années se sont écoulées depuis son départ de Suisse, mais il n'abandonne pas son rêve. Avec des fous dans son genre, rencontrés sur place, il met au point sa stratégie :

- Fonder un domaine agricole en Californie, avec une main d'œuvre canaque, que ses associés lui enverront par bateau.

Pour l'heure, il doit encore faire un détour par les... îles Aléoutiennes*, avant d'aborder la Terre Promise, où il se retrouve seul au monde, au fond d'une baie dont le nom fera bientôt vibrer tous les fanatiques de la Chance : San Francisco*

- **Chapelet d'îles volcaniques, sur la côte nord-ouest de l'Amérique du Nord.*
- **Premiers noms de San Francisco : Sutter's Fort, Hierba Buena (herbe bonne).*

Ce ne sont que marais, qu'il commence à drainer.

Que forêts de maquis, qu'il brûle.

Que torrents et cours d'eau anarchiques, qu'il canalise.

Semences, outils, travailleurs canaques arrivent enfin par navires entiers, d'Honolulu et des îles du Pacifique.

La région est instable. Sutter crée sa propre petite armée avec la bénédiction des missions franciscaines installées plus au sud, à Monterrey (la montagne du Roi). Puis, sans attendre, celle des gouverneurs mexicains, aux abois.

Il devient tout-puissant et expédie bientôt à l'étranger, son blé, ses fruits, son beurre, ses légumes, ses peaux, sa viande séchée et son bois.

Son domaine s'étend à 150 Km à l'intérieur des terres. Il le baptise « Nouvelle Helvétie » et y accueille somptueusement le politicien yankee : John C. Frémont, lorsque celui-ci conquiert la Californie après une mémorable traversée de la Sierra Nevada.

Un beau jour de janvier 1848 (*en Californie il fait bon et doux en toute saison*), un des charpentiers de Sutter, James W. Marshall, qui creusait les fondations d'un nouveau moulin, galope, tout excité, vers l'hacienda du maître. Il a trouvé de l'or !

Mauvaise nouvelle ! Si cela s'apprend, pense Sutter, il ne tiendra plus ses milliers d'employés, indiens, canaques et blancs.

« Un filon d'or, ne vaut pas dix ans de travail, douze mille moutons, quatre mille bœufs, quinze cent vaches et autant de chevaux, sans compte les moissons qui ondulent à l'infini ! »

L'événement transpire tout de même. Les ouvriers se précipitent vers les cours d'eau, où ils trouvent pour 20 \$ d'or par jours ! Presque un mois de salaire.

Bientôt, la majorité d'entre eux, a déserté.

Par le colportage de la rumeur, en quelques semaines, des milliers d'inconnus traversent les propriétés de John Sutter, s'installent sur ses terres et lavent frénétiquement les pépites dans le courant des rivières.

Des camps, puis des villages de planches (volées dans ses scieries), se montent.

Les marchands d'alcool affluent.

Les gains partent en eau de vie, bagarres, incendies, jeux de hasard, filles, vols et meurtres.

Quelques mois encore et des milliers de chariots déferlent de Santa Fe, des pistes des Rocheuses, du Mexique, du Canada.

Des centaines de bateaux, déchargent des hordes d'émigrants de tout poil sur les nouveaux quais de San Francisco. Tous se précipitent vers l'or, volant et tuant le bétail pour se nourrir, brisant les clôtures, pillant les vergers, les récoltes, les greniers...

+++=====+++

Sur les routes du Yosemite National Parc ou du lac Tahoe, on découvre aujourd'hui leurs étapes, minées par un autre filon, celui du tourisme.



Leurs noms sont évocateurs : Placer Ville, Diamond, El Dorado, Pioneer, Gold Run, etc...

Quelques bâtiments subsistent, transformés en marchés de brocante.

Des musées présentent de modestes collections : trémies, piolets, crochets, Winchesters...

Tout est ripoliné, opulent, truffé de Snack-bars et autres Fast Food à la mode faussement rustique.

A Sutter Creek, sous un petit pont ombragé, l'eau est limpide. Des gosses et des touristes en bottes de caoutchouc, remontent le courant, courbés en deux, comme jadis...

+++=====+++

John Sutter, entre ces entrefaites, accueille sa famille, qu'il n'a pas vue depuis quinze ans.

Pour sa fille, il a fait venir un piano à queue de New York !

A peine arrivée, sa femme meurt dans ses bras, d'émotion et de fatigue due à un voyage effroyable. Le voilà d'un seul coup, veuf et ruiné !

Et ce n'est pas fini.

Les vandales ont construit San Francisco sur ses terres ? On les expulsera !

On a saccagé ses domaines ? L'état paiera !

Des va-nu-pieds feront fortune avec son or ? Ils partageront !

Sutter recommence tout à zéro.

En un an, la farine, le lait et la viande qui alimentent San Francisco, dont la population augmente à une vitesse vertigineuse, sortent de ses propriétés.

Il empoche à nouveau un argent fou, qui sert exclusivement à payer les centaines d'avocats qu'il a fait venir de tout le continent, et chargés d'intenter procès sur procès.

Au bout de quatre ans, il croit avoir tout gagné, et part vers Washington faire enregistrer ses droits. Mais à deux jours de marche de son domaine, il aperçoit soudain une immense lueur qui embrase l'horizon derrière lui. La populace déchaînée met ses propriétés à feu et à sang. Un de ses fils est tué par le carnage, un autre se suicide de désespoir.

Lui, mourra à soixante treize ans, clochard et fou.

Pendant vingt ans, les fonctionnaires de Washington, cyniques et rigolards, renverront de service en service, ce mendiant illuminé qui fait la joie des gamins.

<http://www.sfmuseum.org/hist2/gold.html>

Photos de gauche à droite : John A. Sutter, John C. Frémont, James W. Marshall



John A. Sutter



James W. Marshall

